

Fiche de lecture

Résumé • Étude des personnages • Clés de lecture • Pistes de réflexion

La chambre des officiers

Marc
DUGAIN



lePetitLittéraire.fr
simplifiez-vous la lecture

Fiche de lecture

Tout ce qu'il faut savoir sur *La chambre des officiers* de Marc Dugain ! Retrouvez l'essentiel de l'œuvre dans une fiche de lecture complète et détaillée, avec un résumé, une étude des personnages, des clés de lecture et des pistes de réflexion.

Rédigée de manière claire et accessible, la fiche de lecture propose d'abord un résumé du roman, chapitre par chapitre, puis s'intéresse aux personnages principaux, dont Adrien Fournier, Henri de Penanster, Pierre Weil, Alain Bonnard, Clémence et Marguerite. On étudie ensuite les thèmes de la guerre, de l'antimilitarisme et de la chair blessée, avant d'aborder l'intime présent dans l'œuvre et les figures féminines. Enfin, les pistes de réflexion, sous forme de questions, vous permettront d'aller plus loin dans votre étude.

Une analyse littéraire de référence pour mieux lire et comprendre le livre !

 **Primento**
ÉDITIONS

ISBN 978-2-8062-1097-5



9 782806 210975

LePetitLittéraire.fr, une collection en ligne d'analyses littéraires de référence:

- des fiches de lecture, des questionnaires de lecture et des commentaires composés
- sur plus de 500 œuvres classiques et contemporaines
- ... le tout dans un langage clair et accessible!

Connectez-vous sur lePetitLittéraire.fr et téléchargez nos documents en quelques clics.

lePetitLittéraire.fr
simplifiez-vous la lecture

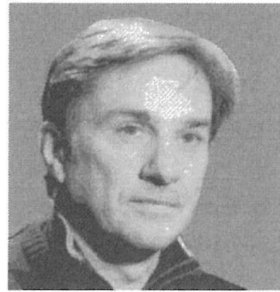
LA CHAMBRE DES OFFICIERS

MARC DUGAIN

Français né au Sénégal, Marc Dugain se consacre tout d'abord aux sciences politiques, à la finance et à l'aéronautique. Il s'engage ensuite dans l'écriture et publie des romans (*La chambre des officiers*, *La malédiction d'Edgar* et *Une exécution ordinaire*) qui mettent en scène des personnages variés – officiers, hommes d'affaires, dirigeants – dans des situations critiques – guerre, pouvoir, espionnage. Il est également l'auteur de recueils de nouvelles, d'un scénario de bande dessinée et d'une mise en scène de théâtre.

La déshumanisation due à la guerre

La chambre des officiers paraît en 1998 et connaît un grand succès. Ce bref roman, sobre et concis, a été inspiré à l'auteur par son enfance passée avec son grand-père au château des « Gueules cassées ». Écrit du point de vue du personnage principal, il retrace l'histoire d'Adrien Fournier, jeune officier français grièvement blessé à la face dès le début de l'offensive de 1914. Adrien passe la guerre à l'hôpital du Val de Grâce, à Paris, où il subit de nombreuses opérations qui ne lui rendront jamais son ancien visage. Il se lie d'amitié avec deux autres officiers blessés. De retour dans la vie civile, il affronte le regard des autres, se marie et parvient à mener une vie normale.



- Né au Sénégal en 1957
- Romancier, nouvelliste, metteur en scène de théâtre et réalisateur
- Quelques-unes de ses œuvres :

La chambre des officiers (1998), roman

Une exécution ordinaire (2007), roman

La bonté des femmes (2011), film

1. RÉSUMÉ

Le schéma narratif est linéaire, la temporalité suit une progression chronologique : départ pour la guerre, blessure, longue hospitalisation, « guérison » et, enfin, retour à la vie civile.

Les chapitres ne sont pas numérotés dans le livre.

Chapitre 1

Été 1914. Mobilisé, **Adrien Fournier** quitte son Périgord natal et rejoint Paris pour prendre un train qui doit l'emmener sur le front. À la gare, il remarque **Clémence**, désemparée car son fiancé vient de partir pour la guerre. Adrien décide de ne prendre le train que le lendemain et passe la nuit avec la jeune femme dans l'appartement qu'il loue à Paris. Il tombe amoureux d'elle et, souhaitant la revoir, lui laisse une lettre.

Chapitre 2

Adrien prend ses quartiers dans la Meuse, dans l'Est de la France et, le premier jour, assiste, abasourdi, à la mort d'un de ses hommes.

Parti en repérage, il tombe dans une embuscade. Une détonation part tout près de lui. Il explique : « Je sens comme une hache qui vient s'enfoncer sous la base de mon nez. Puis on coupe la lumière. » (p. 29)

Chapitre 3

Resté inconscient plusieurs jours, il se réveille dans un hôpital de campagne. Une partie de son visage a été emportée. Il ne peut ni parler, ni manger, souffre beaucoup et a perdu l'odorat. Il est évacué vers l'hôpital du Val de Grâce, à Paris. « La guerre a bel et bien commencé » (p. 33), remarque-t-il.

Chapitre 4

Il est installé dans la chambre réservée aux officiers dont un ouvrier vient enlever tous les miroirs.

Il écrit à ses parents, en minimisant ses blessures : « Je veux qu'on me mette entre parenthèses, ne pas être un sujet de préoccupation » (p. 46), affirme-t-il.

Lorsqu'Alain Bonnard, son meilleur ami, vient lui rendre visite, Adrien lit l'horreur dans son regard.

Adrien subit sa première opération et peut enfin se lever.

Chapitre 5

Hiver 1914. Le jeune homme rêve de Clémence chaque nuit, mais Alain lui apporte une lettre d'elle : elle ne veut plus le revoir. Déçu, il espère qu'il verra quand même « sa beauté se faner [...] » (p. 66). Il explique : « moi, le mutilé de la face, je ne vieillirai jamais. » (p. 66)

Les salles réservées aux simples soldats sont combles et deux nouveaux officiers, Penanster et Weil, sont installés à côté de lui. Ils jouent tous ensemble aux cartes pour tuer le temps.

Adrien refuse la visite de cousins et le spectacle de la rue l'ennuie. « Je suis bien mieux ici, avec mes camarades » (p. 77), pense-t-il.

En treize mois, défilent dans la chambre de nombreux blessés qui décèdent ou repartent sommairement « réparés ». Quant à Adrien, il subit une première greffe qui échoue, mais le médecin demeure confiant.

Chapitre 6

Automne 1915. Adrien évoque la monotonie d'« une vie monacale, la souffrance en plus, l'illumination en moins » (p. 81).

Grâce à la pose de prothèses, il peut enfin articuler quelques mots. Dès lors, des liens intenses se créent entre les trois occupants permanents de la chambre. Ils refusent tacitement de trop penser et de se considérer comme des martyrs.

Chapitre 7

Été 1916. Weil découvre qu'une infirmière du front, **Marguerite**, blessée elle aussi au visage (« Elle était comme un parterre de roses, saccagé par le milieu », p. 87), **occupe une chambre à l'écart**. Elle est devenue sourde et communique par gestes avec les trois hommes, avec qui elle sympathise.

Un nouvel arrivant met fin à ses jours. Adrien et ses amis s'ingénient alors à tout mettre en œuvre pour prévenir les tentatives de suicide qui se multiplient à l'hôpital.

Le 14 juillet, ils décident de sortir. Cependant, **Adrien est affolé de se retrouver dans la rue** et ne parvient pas à lever les yeux. Par la suite, les trois hommes tentent à nouveau l'expérience, dans une maison close cette fois, pour essayer d'affronter le regard des femmes, mais Adrien en sort déstabilisé.

Le jeune homme apprend avec désespoir la **mort d'Alain Bonnard** dans un bombardement. Ce dernier, tout d'abord réformé, avait insisté pour être envoyé au front.

En février 1917, Adrien accepte sans grand enthousiasme la **visite de sa sœur** qui supporte vaillamment de le regarder, puis celle de sa mère, simplement contente que les organes vitaux de son fils n'aient pas été touchés.

Quelques mois plus tard, les blessés reprennent espoir en apprenant l'entrée en guerre des **Américains**, ce qui va peut-être hâter la fin du conflit. Adrien et ses deux amis songent alors à partir pour l'Afrique : « Là-bas, un guerrier défiguré devenait un seigneur. » (p. 103)

Marguerite quitte ses amis à la fin de l'été 1918 et redevient infirmière.

L'armistice est signé le 11 novembre 1918 : « C'était un immense soulagement, tout cela n'avait pas été pour rien » (p. 123), explique Adrien.

Chapitre 8

Adrien quitte l'hôpital en avril 1919. Il doit s'habituer au regard gêné ou compatissant des autres. « Mes seize opérations ne m'avaient pas rendu visage humain » (p. 126), constate-t-il.

Il insiste pour retrouver son poste d'ingénieur commercial, s'opposant à son ancien patron qui lui propose un emploi hors de la vue du public. Il parvient peu à peu à s'accepter tel qu'il est et refuse la chirurgie esthétique.

Il est sollicité par Clémenceau pour recevoir la Légion d'honneur et assister à la signature du traité de Versailles. Il est content que son sacrifice soit reconnu, mais plus heureux encore de retrouver Penanster et Weil. Le premier retourne en Bretagne tandis que Weil travaille à l'aéroport du Bourget. Ils créent ensemble une association de « gueules cassées » à laquelle se joint Marguerite.

Adrien retrouve Clémence, dont le fiancé est mort à la guerre. Elle accepte d'entretenir avec lui des relations amicales, mais ils se perdent de vue car Adrien se marie en 1924 et a une fille en 1926. Il ne revoit Clémence qu'en 1928, mariée elle aussi. Elle lui avoue que s'ils s'étaient revus plus tôt, c'est peut-être lui qu'elle aurait fini par épouser, ce qui ébranle un moment Adrien. Seule Marguerite reste célibataire : « Une femme défigurée est inconcevable. » (p. 159)

Chapitre 9

En 1940, ne supportant plus la présence des Allemands à Paris, Adrien se réfugie chez Penanster. Ils hébergent Weil, menacé en tant que juif.

Penanster meurt d'une chute en 1946. Ses funérailles ont lieu à Saint-Louis des Invalides, en présence de Marguerite et de nombreux blessés de la Deuxième Guerre mondiale, intimidés par leurs aînés de la Grande Guerre. Adrien et Weil se donnent pour nouvelle mission d'« apprendre la gaieté » (p. 172) à ces hommes pour qu'ils surmontent leurs traumatismes, comme eux-mêmes sont parvenus à surmonter les leurs.

2. ÉTUDE DES PERSONNAGES

Adrien Fournier

Le narrateur du roman est un **jeune homme de 24 ans**, ingénieur des Arts et Métiers, **incorporé dans l'armée** comme lieutenant. Clémence dit qu'il a un « **visage parfait** » (p. 61). Il a passé une **enfance heureuse** dans le Périgord et évoque souvent les souvenirs de cette période. Il travaille à Paris, où il a un appartement.

Rien ne le prépare à la guerre. **Épicurien et proche de la terre**, il se dit « défenseur des valeurs païennes et en particulier de la cueillette des cèpes à la saison des châtaignes » (p. 15), et définit Dieu comme « un petit bonhomme sans queue » (*ibid.*). Il **vit la mobilisation dans une sorte d'inconscience**, renforcée par sa rencontre avec Clémence. Son arrivée au front lui évoque « un temps de rentrée des classes, beau et chaud » (p. 21). Il faudra qu'il assiste à la mort d'un homme de sa section pour qu'il admette que « la rentrée des classes est terminée » (p. 26).

Il adopte tout au long du récit une certaine **distance face aux évènements**, regrettant simplement avec **ironie** cette « défaite sans combat » (p. 42) et l'absurdité de sa blessure aux premiers jours de la guerre qui le prive d'histoires épiques à raconter par la suite.

Sa claustration à l'hôpital développe chez lui la réflexion, l'entraide et, paradoxalement, puisqu'il ne peut plus parler, le sens de la communication.

Henri de Penanster

Aristocrate breton et capitaine de cavalerie blessé dans l'Argonne. Profondément **croyant**, il passe une partie de son hospitalisation à sculpter une Vierge de bois. Ses camarades vantent sa **distinction**.

Pierre Weil

Aviateur juif gravement brûlé dans l'attaque de son appareil par l'ennemi. Il arrive chez « les esquinés de la trogne » (p. 43) en même temps que Penanster. Plus extraverti que ce dernier, **énergique et bon vivant**, il **amuse souvent les autres par son humour décalé** : « Je veux un nez, et pas un petit nez, un vrai nez de Juif. » (p. 72)

Alain Bonnard

Meilleur ami du narrateur et ingénieur comme lui. Handicapé d'une main, il regrette de n'avoir pu s'engager. Il compense son infirmité par une intelligence supérieure. Il admire Adrien qui représente pour lui « un accomplissement physique hors de sa portée, qu'il aurait volontiers échangé contre une intelligence moins vive » (p. 48). Une profonde amitié lie ces deux jeunes gens dissemblables, qui peuvent être considérés comme **des doubles inversés**.

Clémence

Elle est fiancée à un pianiste qui mourra sur le front. Musicienne, elle fréquente les milieux artistiques parisiens et déteste la campagne, ce qui l'**oppose à Adrien**, homme de la terre et amateur de plaisirs simples. Il ressent pourtant de l'amour pour elle (sentiment qu'il dit ne jamais avoir éprouvé auparavant) dès leur première rencontre.

Marguerite

Seule femme parmi « les gueules cassées ». Coupant les ponts avec sa riche famille « tous réformés ou embusqués » (p. 88), elle s'engage comme infirmière sur le front où elle est atteinte par un obus. Sa grave blessure laisse pourtant deviner sa grande beauté passée. Les trois amis louent son courage et sa douceur. Elle est perçue comme sacrée, comme **une icône de la guerre**. Cette deuxième grande figure féminine du roman **inspire le respect**.

3. CLÉS DE LECTURE

LA GUERRE : UN THEME DEVOYE

Alors que la guerre s'étale souvent en littérature en grandes scènes lyriques exaltant le patriotisme et le courage des soldats, Marc Dugain la place d'emblée dans un autre registre dénué d'emphase. Son écriture est simple et le niveau de langue courant, voire familier.

a) Une guerre tronquée

« La guerre de 14, je ne l'ai pas connue. » Cette première phrase de l'*incipit*, à première vue paradoxale, place de suite le récit en porte-à-faux par rapport à la guerre telle qu'on l'évoque habituellement, celle du front et des tranchées.

La guerre de 14, en tant que succession d'événements militaires et politiques est en effet rarement abordée dans le livre ; on en parle peu dans la chambre des officiers. Quelques dates jalonnent le texte, pour fournir des repères chronologiques au lecteur, mais les faits qui s'y rattachent ne sont pas toujours cités. Ainsi, en 1916, la grande offensive de Verdun n'est même pas mentionnée. Le seul plan de bataille évoqué est celui du grand-père du narrateur prévoyant une cueillette de champignons...

Dans la chambre des officiers, le temps semble suspendu. La seule actualité pour les blessés est celle de leurs souffrances quotidiennes, pas celle de l'Histoire : « La guerre se déroulait au loin, derrière un rideau de fumée. » (p. 112) Les ennemis, Adrien ne les a jamais vus en face et ne les découvre qu'après l'armistice, lorsqu'il assiste à la signature du traité de Versailles. La guerre, c'est enfermé pendant quatre ans dans une chambre d'hôpital qu'il la vit, face « à l'ennemi intérieur » (p. 66) et à son visage méconnaissable. Le point de vue interne adopté pour la narration accentue cette réflexion tragique.

b) Un antimilitarisme sous-jacent

Le désintérêt d'Adrien pour les événements extérieurs, et le dégoût et la colère qu'il éprouve face au nombre croissant de blessés qui échouent à l'hôpital s'accompagne parfois d'une critique acerbe de l'armée. Le refus du narrateur de faire figure de héros (il refuse dans un premier temps la légion d'honneur) et d'encourager la poursuite des combats pour vaincre à tout prix ne va pas en effet sans quelques critiques implicites des grands chefs qui orchestrent le conflit meurtrier. En 1917, « [l]a grande offensive du général Nivelle [...] fut un

tel massacre que, pour la première fois, on dut garer les gueules cassées dans les couloirs » (p. 119), souligne par exemple Adrien. Il remarque également que la chambre réservée aux officiers supérieurs ne comptera jamais que trois blessés alors que la salle des simples soldats ne désemplit pas, semblant ainsi sous-entendre que les gradés participent peu aux combats sur les champs de bataille. Il note que « même les officiers ne se privaient pas de beugler contre cet état-major d'abrutis » (p. 119). La remarque du ministre de la guerre, qui souhaite à Adrien (qui paie déjà un lourd tribut avec son visage détruit) de pouvoir bientôt retourner au front, apparaît également comme ridicule et déplacée. Le même cynisme est également à l'œuvre chez le médecin-chef, pourtant très dévoué à ses malades. Il apprécie en effet que la guerre fasse progresser la chirurgie maxillo-faciale, qui tente de réparer tant bien que mal les visages détruits.

LA CHAIR BLESSEE

La sobriété et le réalisme dominant les nombreuses scènes consacrées à la description des traumatismes subis par les combattants. Chez Dugain, il n'y a pas, comme chez Céline dans *Voyage au bout de la nuit* par exemple, d'esthétisation morbide de l'horreur.

L'épisode tragique de l'attaque du régiment d'Adrien dans la Meuse, qui occasionne sa terrible blessure, n'est rapporté que brièvement. Il clôt le deuxième chapitre en une chute magistrale, inattendue, où le présent de narration renforce l'impression d'instantanéité. Comme souvent dans le roman, les phrases y sont courtes, parfois nominales, le rythme rapide, et il n'y a pas d'outils de liaison entre les propositions.

Pied à terre. Je m'installe contre un bouleau.

Une détonation part de tout près. Un sifflement d'un quart de seconde. [...]

Je sens comme une hache qui vient s'enfoncer sous la base de mon nez.

Puis on coupe la lumière. (p. 29)

Presque à chaque page, le lecteur a la **vision crue des visages meurtris**. Par exemple, lorsque Penanster arrive dans la chambre des officiers, Adrien note que « [l]a moitié de son menton a été emporté par un éclat d'obus qui lui a déchiré la carotide au passage. L'œil crevé, l'orbite défoncée, c'est un fer à cheval qui l'a heurté » (p. 65). Mais **aucun sentimentalisme** (l'auteur ne distille uniquement dans les passages consacrés à l'amour ou à la nature) qui s'attarderait sur la souffrance engendrée n'apparaît dans le texte. Celle-ci est évoquée, mais ne donne pas lieu à de longs développements. « Les dents ont été pulvérisées... La douleur se réveille dans mes sinus pour se répandre dans tous les tissus de la face » (p. 37), constate Adrien lorsqu'il fait l'inventaire de ses blessures. « Je ne peux rien dire. Et quand bien même, je n'ai rien à dire » (p. 40), ajoute-t-il. La pitié du lecteur n'est donc pas sollicitée.

Le narrateur instaure même une certaine **dérision, voire un humour macabre** dans certaines descriptions, lorsqu'il compare par exemple son camarade aviateur gravement brûlé à « un grand caramel » (p. 56), et la cavité de son œil perdu à « un nid d'oiseau pillé » (p. 52). Une **mise à distance entre la guerre et les blessures qu'elle provoque** est installée, n'encourageant ainsi aucune commisération.

UNE FOCALISATION SUR L'INTIME

a) Du champ de bataille à la chambre des officiers

Le récit, par une saisissante ellipse, fait passer Adrien des vastes étendues du front militaire de l'Est de la France à l'incarcération sanitaire, au huis clos d'une chambre d'hôpital. Le lecteur passe ainsi de la grande Histoire collective, celle des manuels scolaires, à l'histoire individuelle d'Adrien, du carnage en masse des champs de bataille à la torture personnelle qu'il endure quotidiennement, par exemple pendant les exercices de rééducation dans « la chambre des suppliciés » (p. 68).

Les opérations chirurgicales successives qu'il subit illustrent également ce mouvement intrusif. Elles traversent la surface du visage, mettent à nu l'intérieur du crâne et s'attaquent au cerveau, siège de la pensée, allant « au plus profond des tissus, d'une intimité nerveuse » (p. 70). Les champs lexicaux utilisés accentuent cette idée de creusement.

En outre, notons qu'en plus de la claustration dans l'hôpital, les soldats doivent accepter une espèce de repli sur eux-mêmes, d'enfermement, qui limite leurs contacts avec le monde environnant.

b) La déshumanisation

Les soldats ont en effet souvent perdu leurs sens, qui permettaient la communication avec les autres hommes. Les oreilles, la langue et les yeux sont souvent touchés. De plus, les visages, sièges de l'expression, sont méconnaissables. Les comparaisons ou métaphores avec les animaux abondent, en particulier avec les oiseaux et leur bec (le nez des soldats, relief proéminent d'un visage, est en effet souvent atteint). Le narrateur signale par exemple que Penanster, à force de rééducation, sera bientôt « en mesure d'ouvrir le bec aussi largement que le corbeau de La Fontaine » (p. 68), se compare lui-même à « une chouette blanche » (p. 63) et regrette que Weil doive se contenter comme prothèse « d'un nez de carton, un demi-bec d'oiseau... » (p. 73). Adrien évoque également les visages « simiesques » (p. 78) qui peuplent la chambre, et les greffes souvent effectuées avec des cartilages animaux qu'il détaille.

Privés de communication, comparés à des oiseaux ou à des singes, réduits à émettre des grognements d'animaux et fondus avec ces derniers par les greffes, les blessés de la chambre des officiers perdent ainsi une partie de leur humanité.

c) L'image de soi

Cette assimilation fréquente des blessés à des animaux ne peut manquer d'altérer profondément l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Même si Adrien n'évoque jamais la beauté passée de son visage, que Clémence avait admiré, il ne peut s'empêcher d'avoir une réaction violente, involontaire, lorsqu'il aperçoit pour la première fois le reflet de son visage ravagé : « Je m'étonne de ne pas avoir envie de pleurer, et je suis d'autant plus surpris quand mon estomac, consciencieusement, se met à vomir » (p. 60), explique-t-il.

Les mutilations du visage sont les plus dommageables pour ces soldats car elles affectent le rapport qu'ils ont à eux-mêmes et aux autres davantage que ne le feraient des blessures qui gêneraient leur motricité, par exemple. Ainsi, c'est Penanster qui est délégué pour établir le premier contact avec Marguerite parce que « [s]es blessures lui avaient laissé un profil droit presque intact; ce que nous constatons avec envie, car il conservait un témoignage de ce qu'il était avant » (p. 87), note Adrien. Les soldats blessés à la face subissent donc un préjudice corporel, mais aussi moral, d'ordre narcissique.

LES FIGURES FEMININES

Les figures féminines prennent un relief particulier dans ce monde exclusivement masculin. Trois images féminines émergent du texte, incarnant chacune un sentiment différent.

- **Clémence.** Adrien est attiré par elle dès leur première rencontre et leur brève relation au début du roman n'est pas pour lui uniquement charnelle. La jeune femme occupe ses pensées pendant son long séjour à l'hôpital et il cherche à la retrouver ensuite, même si elle l'a clairement éconduit et qu'il se sait défiguré à vie : « Je sais que je la reverrai, cela dût-il prendre des mois, des années » (p. 66), affirme Adrien. **Elle incarne l'amour.**
- **Marguerite.** Ses premières apparitions sont décrites en insistant sur les restes de son ancienne beauté, et Adrien et ses amis essayent au début de se présenter à leur avantage auprès d'elle. Mais ils n'entretiendront avec cette jeune femme que des rapports d'amitié et de profonde **admiration** pour son courage sur le front et sa manière de faire face à l'adversité : « Ébahis, nous l'écoutions, **intimidés** par cette grande femme au charisme inaltéré » (p. 88), dit Adrien. **Elle incarne le courage.**
- **Les infirmières et les prostituées.** Les premières sont dans une proximité physique constante avec les officiers blessés, ce qui encourage ces derniers à les courtiser. Ils se réjouissent en effet que les plus jolies infirmières aient été affectées à leur étage. Mais ils apprennent que cette décision n'a pour but que de dégouter celles qui seraient enclines à aguicher les malades. Weil tente pourtant sa chance avec l'une d'elles, « partant du principe que le charme n'a rien à voir avec la beauté » (p. 72). Il doit pourtant confesser son échec un peu plus tard. Quant aux prostituées, les jeunes officiers doivent payer très cher leurs services à cause de leur aspect repoussant. Leur fréquentation n'engendre que la confusion et l'amertume chez Adrien, qui ne les côtoyait pas avant la guerre. Infirmières et prostituées **incarnent donc le désir.** C'est sans doute cette relation aux femmes qui est la plus difficile à rétablir pour ces hommes qui ont perdu une grande partie de leur attrait physique.

4. PISTES DE RÉFLEXION

Quelques questions pour approfondir sa réflexion...

- En quoi la facture classique du roman sert-elle l'état d'esprit du personnage principal ?
- Quels sont les points communs et les divergences entre *La chambre des officiers* et la première partie de *Voyage au bout de la nuit* de Céline ?
- En quoi Adrien Fournier peut-il être considéré comme un antihéros ?
- En quoi les blessures des soldats participent-elles à leur déshumanisation ?
- « Nous nous sommes parlé du langage du poisson-mouche » (p. 78). Selon vous, pourquoi la communication occupe-t-elle une place centrale dans *La chambre des officiers* ?
- Étudiez l'opposition ville/campagne qui apparaît souvent en filigrane dans le roman.
- Le narrateur fait allusion au mythe de Sisyphe. En quoi ce mythe grec peut-il illustrer sa situation ?
- L'adaptation cinématographique du roman vous paraît-elle fidèle au texte ? Justifiez vos réponses par des arguments et des exemples.
- Étudiez les rapports qu'Adrien entretient avec sa famille. En quoi sont-ils modifiés après sa blessure ?